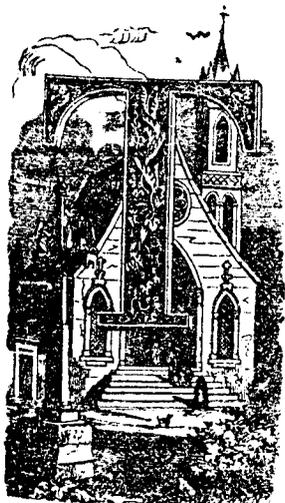


CONTEMPORAINES ILLUSTRÉES.

LORD WELLINGTON.

— (SUITE ET FIN.) —



OUT le monde connaît l'histoire, ou plutôt tout le monde a lu une histoire de la bataille de Waterloo ; or, comme il y en a au moins cinquante dont pas une ne ressemble à l'autre, je n'ai pas envie de me poser moi cinquante-unième stratéliste de cabinet, pour discuter la question de savoir si réellement Wellington a été surpris dans ses cantonnements, comme le dit Napoléon, ou non surpris, comme le dit Wellington et après lui Walter-Scott ; si la bataille était gagnée par les Français quand les Prussiens arrivèrent, comme le dit Napoléon ; si elle était indécise, comme le dit Blücher, ou gagnée par les Anglais, comme le dit Wellington ; si c'est la faute de Grouchy, comme le dit Napoléon ; ou si Grouchy n'a pu mieux faire, comme le disent Grouchy et le général prussien Mülling.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'armée anglaise, inférieure en nombre, a soutenu sans se rompre, pendant cinq heures, suivant les uns, et pendant sept heures, suivant les autres, les attaques acharnées des premières troupes de l'Europe, commandées par le plus grand homme de guerre des temps modernes. Napoléon dit lui-même que les Anglais ont été admirables. Il ajoute que les dispositions de Wellington ont été pitoyables. Mais comment expliquer alors que des troupes, quelque valeureuses qu'elles soient, placées dans une mauvaise position, commandées par un mauvais général, résistent toute une journée aux charges réitérées des cuirassiers de Kellermann, au choc de la vieille garde dirigée par Ney, et aux manœuvres de Napoléon ? Car enfin il est positif que quand les Prussiens arrivèrent, quand Bulow attaqua à l'arrière-garde, les régiments écossais s'étaient fait écharper sans perdre un pouce de terrain ; les avantages partiels remportés par les Français au bois d'Hougoumont et à la ferme de la Haie-Sainte avaient été presque aussitôt regagnés que perdus.

Il me semble plus juste et plus vrai, non pas de comparer deux hommes dont l'un est incomparable, ce serait faire injure à lord Wellington lui-même qui en toute occasion a dit de Napoléon : " C'est notre maître à tous," mais de placer du moins en regard de cet aigle posté sur les hauteurs de la ferme de la Belle-Alliance, le léopard anglais acculé aux flancs du Mont-Saint-Jean. A celui-là l'impétuosité sublime de l'attaque, à celui-ci la froide ténacité de la résistance ; le duc de Wellington vit sans sourciller tout son état-major, moins un seul homme, tomber autour de lui. Six cents

officiers et quinze mille soldats jonchaient le sol, tués ou blessés ; et il est hors de doute que, sans l'arrivée de Blücher, l'armée anglaise, épuisée par de longs efforts et des attaques sans cesse renaissantes, eût été forcée à la retraite ; mais dans tous les cas la bataille eût été noblement perdue.

Les événements qui suivirent sont trop universellement connus pour qu'il soit nécessaire d'en parler au long. Disons seulement à la louange du duc de Wellington, qu'après la capitulation de Paris il s'opposa de tout son pouvoir aux brutalités de Blücher, espèce de Vandale qui ne rêvait que feu et sang. Nommé généralissime de l'armée d'occupation, et résidant à Paris en cette qualité, le duc laissa échapper une belle occasion d'être grand ; le maréchal Ney, mis en jugement, s'adressa à lui en invoquant l'article 12 de la capitulation de Paris, et la maréchale vint elle-même implorer son appui. Lord Wellington répondit que l'article 12, comme tous les autres, n'avait trait qu'à la question militaire ; qu'il avait été destiné à garantir les personnes qui y sont désignées contre les troupes alliées seulement, mais qu'il n'avait pas et ne pouvait pas avoir eu pour but de préjuger en rien la position de ces mêmes personnes au vis-à-vis du gouvernement actuellement existant ou de celui qui devait être appelé à lui succéder. Cette argumentation peut certainement se soutenir, et le caractère bien connu du duc de Wellington ne permet guère de douter qu'il ne fût de bonne foi ; mais combien il eût été plus beau à lui, qui était tout puissant alors, d'affronter le courroux de Castleragh et de dire à Louis XVIII : " Je prends cet homme sous ma sauvegarde ; nous nous sommes vus souvent sur le champ de bataille, " et récemment encore il est venu braver intrépidement le feu de " mes soldats : c'est un héros ; je ne veux pas qu'il périsse de " la mort des traîtres." Ney eût été sauvé, et l'Europe entière eut applaudi lord Wellington. L'illustre Anglais ne comprit pas cela ; sa raison froide et sèche se prête peu aux inspirations spontanément généreuses ; ses qualités sont négatives. Il ne fait pas ce qui est mal ; et quand il fait le bien, c'est toujours dans les strictes limites du devoir. Comment expliquer pourtant cet autre fait qui pèsera sur sa mémoire ? Lord Wellington passe à juste titre, car il ne l'a jamais démenti, pour l'auteur principal de la dure captivité de Napoléon ; on dit qu'il désigna lui-même l'affreux rocher de Sainte-Hélène. Et à son tour, le grand empereur au lit de mort, prêt à paraître devant Dieu, descend jusqu'à écrire sur son testament le nom de l'homme qui avait tenté en 1818 d'assassiner son ennemi. De ces deux faits je ne sais quel est le plus triste. En les citant, j'ai pensé au testament de Louis XVI pardonnant à ses juges, et au *Prince Noir* servant lui-même à table un roi vaincu.

Après l'évacuation du territoire français et le traité d'Aix-la-Chapelle, lord Wellington retourna à Londres, comblé d'honneurs, et possesseur d'une fortune immense. Alors commença sa carrière politique. Appelé à siéger à la chambre des lords, il accepta la place de grand-maître de l'artillerie, sous le ministère de lord Liverpool. A l'avènement de Canning, il fut envoyé au congrès de Vérone, où il lutta de son mieux contre l'intervention de la France en Espagne. " On caressait en vain, dit M. de Chateaubriand, le successeur de Marlborough pour le faire sortir de la politique de son pays. On y perdait son temps. Sa Grâce, " pour se désennuyer de nous, cherchait à Vérone quelque " *Des Ursins* qui pût écrire à la marge de nos dépêches inter- " ceptées : *pour mariée, non.*"

Le duc d'York, frère du roi, étant mort en 1827, lord Wellington fut appelé à le remplacer dans la dignité de commandant en